

Québec français



L'école à l'envers ou la vie

Chantal Tellier

Numéro 16, novembre 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56870ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tellier, C. (1974). L'école à l'envers ou la vie. *Québec français*, (16), 25–26.

L'ÉCOLE À L'ENVERS OU LA VIE

Une école secondaire comme bien d'autres, polyvalente, de fer et de béton, sans beaucoup d'ouvertures: pas le temps de voir le temps qu'il fait dehors, surtout pas le soleil: ça dérange; des classes spacieuses, à cloisons mobiles, sans fantaisie (c'est du luxe à l'école) et surtout sans horloge: ça distrait et c'est cause d'indiscipline de se rendre compte trop facilement à quelle distance on est de la fin des cours.

Dans cette école, une solide équipe de professeurs, tous aussi compétents les uns que les autres, se tenait prête à distribuer, chacun dans sa discipline, des connaissances selon les directives et l'ordre chronologique des programmes officiels. Enfin, tout un monde grouillant et turbulent: des adolescents brillants aspiraient à des études universitaires, prélude, à coup sûr, d'une carrière glorieuse, tandis que d'autres, peu enclins aux études théoriques, préféraient à un «avenir» plus prochain et prosaïque, et visaient instinctivement à développer les seules habiletés et les seuls points qu'ils sentaient bien présents en eux.

Tout, dans cette école bien pensée, avait donc été ordonné, rangé, et les élèves eux-mêmes avaient été méticuleusement classifiés:

LES BONS: ils avaient de hautes notes dans toutes les matières et raffaient toujours les premiers prix; ils feraient sûrement de longues études, diraient rarement qu'ils n'aiment pas l'école et deviendraient plus tard de bons médecins, avocats ou premiers ministres... peut-être de bons maîtres qui feraient un peu parler d'eux; on leur avait préparé des programmes chargés à leur mesure, et qui ne leur laisseraient pas le loisir de rêver, de perdre leur temps.

LES MOYENS: selon leurs «bulletins», ils étaient au centre de la classe; ils manifestaient la plupart du temps un intérêt bien inégal, selon les moments de la journée, pour les différentes matières académiques; ils étaient parfois de bons organisateurs,

mais toujours dans des activités para ou extra-scolaires. Ils feraient des études «moyennes» et deviendraient en somme, des gens bien ordinaires; on leur avait préparé des programmes allégés, en extirpant des premiers ce qui était long et difficile.

LES BONS À RIEN: queues de classes, indisciplinés, agressifs, ils repassaient de maître en maître, de classe spéciale en classe spéciale, toujours aussi mécontents et contestataires. Ils formaient pourtant près de la moitié de la population estudiantine de certaines régions: constatation des plus troublantes. On leur avait préparé des programmes ultra-spéciaux, ultra-faciles, en diminuant plus que de moitié la matière contenue dans les programmes allégés.

Cette école ayant été conçue par et pour des spéculatifs, les professeurs s'y sentaient à l'aise; ils devenaient eux-mêmes de plus en plus spéculatifs, prêts à en former trois ou quatre autres générations. Et l'école se portait à merveille!...

Tout le monde y apprenait en même temps que ce qui est beau, ce qui vaut la peine, est pénible et que, forcément, ce qui est agréable et facile, est laid et péché. Et le conditionnement était si fort, le cercle vicieux tournait si rond, qu'on en oubliait de rire. On apprenait aussi que le bon travail rapporte de bonnes notes, ces bonnes notes de bons diplômes et les bons diplômes de bons emplois. Plus on a travaillé dur, plus le mérite est grand et la rémunération importante.

Dans cette institution, les «bons à tout» réussissaient et les «bons à rien» échouaient; les «bons à tout» faisaient la joie de leurs professeurs, les «bons à rien» les torturaient; les «bons à tout» faisaient que ça allait bien; les «bons à rien» ont tout foutu par terre; ils ont forcé la machine à s'arrêter, les adultes à tout repenser depuis le début; les «bons à tout» auraient pu continuer à perpétuer indéfiniment l'école bien pensée; les «bons à rien» étaient en train de mou-

rir et de faire mourir l'école. Pour eux, en désespoir de cause, on a créé la tolérance: pour les ranimer et sauver l'école, on a laissé entrer le temps, le soleil, les hommes... Pour ramener la vie, il a fallu refaire l'école à l'image des gens qui l'habitaient, il a fallu mettre l'école sens dessus dessous. Est née une école «à l'envers»...

Les professeurs de cette nouvelle école ont d'abord un peu ri en se rappelant la facilité avec laquelle ils avaient auparavant que leur école était ennuyeuse:

- ils se souvenaient avoir tenu un compte rigoureux des absences avec des listes longues comme d'ici à demain et des calculs onéreux; ils exhortaient sans cesse leurs élèves à être plus assidus aux cours et distribuaient des récompenses à ceux qui étaient présents;

- ils se souvenaient avoir arraché les horloges des murs de classe pour empêcher les élèves d'être distraits et éviter qu'ils ne réalisent la «longueur» de l'ennui;

- ils se souvenaient avoir gardé des élèves longtemps après la fin des cours pour «reprendre» le temps perdu;

- ils se souvenaient avoir été harpés, répétant à qui voulait l'entendre que les temps étaient durs, les élèves intenablement, le travail fastidieux et que rien n'était plus drôle à l'école.

Les professeurs de l'école à l'envers se sont tournés vers leurs nouveaux élèves: ils ont vu comment les adolescents sont gais, naturellement curieux et pleins du désir d'apprendre. Ils ont vite saisi que les «bons à rien» ne sont ni plus indisciplinés, ni plus agressifs, ni plus négatifs que les autres quand ils sont dans un monde qu'ils comprennent. Ils ont réalisé à quel point leurs élèves savent dire ce qu'ils veulent, poser des questions et comprendre les réponses.

Les professeurs de l'école à l'envers se sont enfin mis à bâtir leur école: non seulement le soleil y entre-t-il à flots, mais on envoie encore les élèves

le voir de près, sur la rue; ainsi la vie vient-elle avec son rythme et sa force, autrement que par l'intermédiaire des livres d'étude.

On apprend que les grandes et belles choses ne se font pas sans effort, mais que l'effort lui-même est source de gratifications et de valorisation: dans ce contexte, la comparaison des élèves, les uns avec les autres, devient bien inutile comme moyen de stimulation et d'émulation.

On tente enfin de donner le vrai sens aux mots et aux choses: le succès et l'élève n'ont plus rien à voir avec les bonnes ou les mauvaises notes, l'intérêt et la motivation ont

trouvé d'autres soutiens que les dossiers, les bulletins et les rapports.

On peut rire et danser à l'école... on peut parler et sauter... (ceci est à entendre au sens le plus concret des termes... ceux qui en douteraient n'ont qu'à se présenter à l'école à l'envers... ils verront bien...) et la seule menace qui plane au-dessus de l'école (mais pourquoi craindre puisque l'école est à l'envers?) est le renvoi à l'école bien pensée (entendez: le renvoi dans une classe de vie régulière).

Les parents aussi s'expriment, des mères inquiètes font de nombreux appels aux professeurs: «que faites-vous à nos jeunes? il fallait avant les en-

voyer à l'école à coups de pied dans le derrière, maintenant, plus moyen de les retenir à la maison, les jours de classe!» Une seule réponse: invitation à venir voir ce qui se passe.

Plusieurs lecteurs resteront sur leur faim et voudront savoir de quoi ça peut avoir l'air «concrètement» une école à l'envers. Une telle école, n'ayant pas de cours «type», ne peut se décrire: une école à l'envers, c'est la vie.

Un professeur à l'envers,
Chantal Tellier.
Polyvalente Émile Nelligan
(voie pratique)
Montréal.

collégial

UNE ENQUÊTE SOCIOLOGIQUE

les étudiants et le cours de français

Le Cégep de Ste-Foy publiait, en mai dernier, une «enquête descriptive sur la situation vécue par les étudiants dans l'enseignement du français». Cette recherche effectuée par la sociologue Claire Chamberlant a été réalisée grâce à l'appui du service d'aide pédagogique du Cégep et commanditée par le département de français.

Les efforts conjugués de ces différents groupes ont donné naissance à un rapport détaillé et intéressant à la fois par son caractère scientifique et les considérations d'ordre pédagogique qu'il dégage. Les points essentiels concernent la description du contexte général du Cégep, la perception des étudiants et l'analyse de la situation, et finalement les modifications proposées.

CONTEXTE GÉNÉRAL

C'est à la suite d'une assemblée des professeurs de français concernant les objectifs et la possible refonte des

programmes que l'idée d'une telle enquête est venue. L'engagement d'une sociologue venant garantir «l'objectivité» des résultats, on visait «à dissocier le point de vue des élèves sur le cours de français du point de vue que les professeurs pensent et disent qu'ils ont sur ces cours(...) Il ne faut pas se demander si la vision du monde des professeurs est plus juste, plus réelle que celle des étudiants, mais plutôt s'interroger sur l'utilité et la fonction de chacune des deux visions». (p. 7-8)

L'auteur du rapport a cependant trouvé son point de départ dans la façon dont les professeurs voient la situation et le choix de leurs objectifs. Soulignant le fait que les opinions des professeurs sont diversifiées, l'enquête relève le choix de l'amélioration de la langue écrite comme premier objectif au Cégep Ste-Foy et note la divergence d'option de ce département de français par rapport au choix fait par la majorité des professeurs de l'ensemble des Cégep: le rapport langue-littérature-société au Québec avait en effet rallié

la majorité d'entre eux lors des discussions sur la séquence.

LA DÉMARCHE

Comme on l'a déjà mentionné, la première étape consistait à rencontrer des professeurs de français du Cégep Ste-Foy dans 4 entrevues individuelles. Une démarche analogue fut entreprise dans un deuxième temps du côté des élèves. L'échantillonnage des étudiants s'effectuait en grande partie selon les concentrations de même qu'en tenant compte des sections professionnelle et générale.

L'enquête s'arrêtait également aux caractéristiques semi-objectives comme les habitudes de lecture et les loisirs. Il apparaît qu'on «rencontre peu d'étudiants assidus et réguliers» à la lecture, et que «la lecture est une activité qui entre en compétition avec (...) les sorties chez des amis, les brasseries, les tavernes et les cinémas». ...